



Aux anciens lecteurs de la *Revue Spiritualiste* et du *Concile de la Libre-pensée* et à tous ceux qui aiment la vérité dans l'ordre des hautes questions morales et philosophiques.

FRÈRES ET AMIS.

Depuis plusieurs années notre voix, une voix qui avait vos sympathies, a cessé de se faire entendre. Elle va retentir de nouveau aujourd'hui, et nous avons l'espoir qu'elle vous rappellera tous autour de l'étendard de la vérité, celui que nous avons tenu déployé pendant quinze ans avec courage et persévérance.

En 1858, nous avons en même temps que notre journal, fondé à Paris, un foyer de conférences, un cercle où tous vous pouviez vous voir, vous entretenir des consolantes vérités qui faisaient notre joie et notre préoccupation commune. Ce point central de réunion a duré jusqu'en 1864.

Alors, nous avons quitté Paris, pour habiter la campagne, revoyant à intervalles périodiques ceux d'entre vous qui nous étaient demeurés fidèles et constants.

Beaucoup d'entre vous nous ont demandé pourquoi nous avons quitté la capitale pour aller nous enterrer dans la solitude des bois et des champs? Nous leur avons répondu par de bonnes raisons. Ces raisons il convient de les faire connaître à nouveau.

Paris avons-nous dit est une sentine de corruption où l'homme qui ne veut pas se laisser corrompre est mal à l'aise. Il n'y a pas de place dans cette Babel pour les hommes droits, courageux et francs serviteurs de la vérité. On n'y parvient généralement dans les carrières intellectuelles à une certaine position que par l'intrigue, le mensonge, l'hypocrisie; il faut pour cela flatter, caresser les préjugés et les pouvoirs dominants. Nous ne nous sentions pas capables d'un tel rôle.

Nous étant voués à l'œuvre de l'enseignement spiritualiste, nous avons trouvé que ceux qui, dans cette œuvre recherchaient le vrai et le bien, étaient trop peu nombreux. Nous y avons rencontré, de plus, beaucoup de ces hommes dont parle l'*Évangile saint Matthieu*, versets 17 à 27. Qu'on les lise.

8° R
864



Nous y avons aussi vu un malfaiteur, un ignorant, cachant ses antécédents sous une suite de pseudonymes, entraîner vers lui une foule d'âmes qu'animaient le besoin des choses et des questions spirituelles, les égarer par un faux enseignement. Nous voulions poser la question spiritualiste sur le terrain des faits et de leur examen critique, laissant à ces faits seuls le soin de porter à la longue leurs solutions rationnelles et voici que nous demeurions seul, ignoré, méconnu par l'opinion. Des psychagogues habiles, au lieu de cela lançaient dans le public des solutions aventurées, des catéchismes et des credos irréfléchis, résultat de compilations indigestes, de nature à séduire les simples et à les imprégner profondément.

Affiliés de la police, affiliés des jésuites, ces psychagogues rusés parvenaient à former autour et en faveur de leur enseignement des associations autorisées, tandis que nous et quelques amis qui voulaient faire du spiritualisme une science, une recherche consciencieuse, ne pouvions parvenir à aucune association, ni autorisation !....

Le régime de l'homme de Décembre et de Sedan a vu de ces choses !

Mais, c'est bien plus, dans le cercle de notre modeste action, des ennemis se glissaient pour la paralyser. Des mediums nous trompaient. D'autres, accrédités auprès de nos lecteurs par notre journal, en profitaient pour détacher de nous ces lecteurs, pour essayer d'élever en face de notre organe, déjà si peu soutenu, d'autres organes devant lui faire concurrence et des conciliabules dans cette intention ont parfois eu lieu à notre insu dans notre propre salon !

On est allé plus loin encore : pour nous mieux paralyser on a fini par employer les armes de la calomnie, non la calomnie ouverte qu'on peut réfuter ou déferer aux tribunaux ; mais la calomnie cachée qui se glisse sous le voile de l'insinuation anonyme, celle des Basiles de robe courte comme de robe longue. On a répandu des contes ridicules auxquels notre présent comme notre passé sous la réponse la plus péremptoire.

Au milieu de tout cela nous reconnûmes qu'il y avait un mauvais spiritualisme comme il y en avait un bon ; mais que le bon était rare et difficile, à Paris, surtout.

C'est alors que plein de découragement nous allâmes nous fixer à la campagne, y vivant de la vie d'un ermite, seul, en compagnie de nos chers livres, face à face avec les œuvres du Dieu et les choses de la nature, qui, au moins elles, ne trompent ni n'attristent les âmes sensibles.

Nous y perdîmes, il est vrai, quelques bonnes relations que nous nous étions créées, l'occasion de nous en procurer de nouvelles; nos ressources, nos moyens d'action s'en amoindrirent; le besoin de sentir les accents de notre âme se répercuter sur d'autres âmes, de faire écho, ne fut plus satisfait. Nous demeurâmes seul, absolument seul, sans expansion possible en proie à tous les genres de tristesses.

Cependant dans ces conditions obscures, effacées, nous avons continué notre œuvre avec la persévérance que, seules, donnent les fortes convictions. « Si nous ne pouvons déployer nos ailes — dites nous, — conservons au moins le feu sacré pour quand l'heure de son rayonnement sera venu. D'ici là laissons les fausses doctrines s'éteindre dans leur néant et le temps préparer l'avènement de l'ère spiritualiste. »

Ce que nous avions prédit et attendu s'est réalisé. Les fausses doctrines sont tombées dans l'abîme de mensonges et de supercheries que nous avions auguré. L'opinion publique soulevée par des actes de charlatanerie inouis, par l'audace de compilations éhontées, mêlées à des idées malsaines, a exercé son juste châtement. Les exploiters et falsificateurs des plus hautes vérités ont été flagellés par la presse, réprimés par les tribunaux.

Notre nom et notre organe, grâces à Dieu, sont demeurés intacts au milieu des sévices de l'opinion et de la magistrature. Nous nous sommes applaudis de la marche que nous avons suivie, nous félicitant de notre obscurité momentanée, ne désespérant pas de l'avenir qui a toujours été le champ de triomphe de la vérité. Nous nous sommes préparés, dans le recueillement et la méditation, à acquérir plus de science et de mérites et à prouver qu'un écrivain spiritualiste était capable de mettre au jour des œuvres sérieuses d'histoire et de discussion. De cette pensée sont nés des travaux considérables que nous publierons un jour et d'autres qui ont déjà

été publiés, comme notre *Drame de Waterloo, restitution historique* de mémorables évènements, qui devait être honorée des éloges des plus grands historiens de l'Europe. Nous y avons joint, depuis, une importante histoire locale, celle du pays que nous habitons.

Dans notre journal, reprenant la chaleureuse lutte que nous avons soutenue contre les fauteurs de l'imposture spiritualiste et religieuse, nous avons continué à attaquer le catholicisme, coupable, à nos yeux, d'être la cause de la disparition du sentiment religieux et d'avoir altéré le christianisme dans son essence primitive et sa réalité historique.

C'est alors que les jésuites sont venus entraver notre œuvre. En 1873, lors de l'établissement du gouvernement de combat qui renversa M. Thiers, contrairement à toute loi, à tout décret, notre journal qui, jamais, ne s'était occupé de politique, fut supprimé. Il paraît que malgré son obscurité, son peu d'importance il empêchait le parti clérical de dormir. Il fut regardé comme œuvre excessivement dangereuse par des prélats, des hommes politiques de ce même parti de combat. Nos justes réclamations pour le rétablir furent vaines. A l'heure qu'il est les livraisons supprimées sont encore au ministère de l'Intérieur sans qu'il nous ait été possible de nous les faire restituer. Nos lettres sont demeurées sans réponse. C'est là toute une curieuse et triste histoire dont on pourra prendre connaissance par la lettre suivante, que nous avons envoyée aux journaux républicains en février 1876.

Saint-Maur-des-Fossés, ce 6 janvier 1876.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

On a signalé dernièrement à la tribune et dans les journaux, les abus de l'état de siège à l'égard de la presse politique. Mais on n'a pas parlé de ceux dont la presse périodique non politique a eu à souffrir. Je suis une victime de ces abus d'un nouveau genre et mon cas est si étrange, si dépourvu de tout précédent que je ne peux plus longtemps le tenir sous silence.

En 1858, j'ai fondé sous le nom de *Revue spiritualiste*, un journal consacré à l'examen de certaines questions philosophiques et d'exégèse religieuse. Ce journal a fait place en 1870 au *Concile de la Libre-pensée* qui a continué à agiter les mêmes questions que précédemment. On ne peut pas dire que c'était un journal athée, prêchant les mauvaises doctrines, excitant les passions. Il n'avait

cessé de plaider chaleureusement la cause de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et avait toujours évité les discussions politiques et d'économie sociale. L'Empire si peu bienveillant pour la presse l'avait laissé tranquille. Mais il en a été autrement des hommes du gouvernement de combat que la France stupéfaite vit surgir il y a trois ans. Mon journal alors a été supprimé.

J'en ai demandé la raison, on n'a pas daigné me répondre. Après deux ans d'attente, j'ai écrit au directeur de la presse pour savoir si en faisant paraître ma *Revue* dans un département non soumis à l'état de siège et en versant un cautionnement on la laisserait vivre. Il me fut répondu qu'elle ne pouvait sous quelque condition et en quelque lieu que ce soit, paraître en France.

Pourquoi ? Pas plus de motifs allégués que précédemment. Mais on alla plus loin.

Je faisais imprimer en ce moment un livre intitulé : *Révélations et commentaires sur l'histoire du monde primitif*. Il se trouva qu'au bout de quelques feuilles imprimées, les épreuves en furent saisies à la poste sans que j'ai jamais pu en recevoir de nouvelles. Force me fut de cesser l'impression de l'ouvrage.

Jamais on n'avait vu cela depuis l'invention de l'imprimerie :

Un ouvrage supprimé avant qu'il soit paru : la poule tuée dans l'œuf; la pensée brisée dans son élaboration privée ! Les persécuteurs du temps de Galilée, l'inquisition d'Espagne n'étaient pas allés jusque-là !

Qu'avait pourtant donc de séditieux mon ouvrage sur le monde primitif ? On ne pouvait pas dire qu'il était de nature à mettre le feu aux poudres des passions politiques et sociales. Mais il contrariait la cosmogonie et la chronologie de la Bible. De plus, il avait eu le malheur de montrer combien le catholicisme actuel est différent du christianisme primitif et il avait commis le crime irrémissible d'indiquer, sous de nouveaux aspects, les abus de la confession et du célibat des prêtres. Le comité occulte des Falloux, Dupanloup, et autres loups de la même espèce, s'en était aperçu et ses créatures du ministère avaient agi en conséquence. Le journal tout entier paya pour les numéros incriminés.

Tels sont les faits dans leur brève simplicité et ils sont aussi réels que la chose est incroyable.

En effet, de quoi s'agit-il ici ? d'un journal, c'est-à-dire une propriété, d'un organe à qui aucun article de loi ni décret n'est applicable. On ne le défère pas aux tribunaux qui n'auraient rien à y voir, mais on le supprime. C'est bien plutôt fait et on s'épargne ainsi la tâche de le réfuter. Procédé expéditif et commode. Voilà de plus un livre qui trouble l'orthodoxie du Vatican, on l'étouffe avant qu'il soit né. C'est encore plus expéditif et prévoyant.

On m'a conseillé en présence de tels actes d'arbitraire d'en faire parler dans les journaux, à la tribune. Je m'en suis bien gardé, me disant : que si sous le régime de l'état de siège il fallait subir

la spoliation, de tels denis de justice, on pouvait s'attendre à plus encore. Les visites domiciliaires, les arrestations préventives ne sont-elles pas suspendues comme autant d'épées de Damoclès sur la tête des récalcitrants. Une circonstance fortuite m'a appris qu'il était bon de se précautionner contre ces bons messieurs de la rue de Jérusalem. J'en connais qui rôdent attentivement autour de moi et sont informés jour par jour de mes moindres faits et gestes.

En conséquence, je n'ai articulé aucune plainte, je me suis tenu coi, attendant de meilleurs moments. Espérons qu'ils vont bientôt venir.

Mais n'est-il pas triste pour la France, cette patrie de Voltaire et Rousseau à qui, après tant de gloires perdues il était demeuré celles de l'esprit, de voir la pensée philosophique à la merci des ukases du jésuitisme. Sommes-nous retombés au temps où Descartes persécuté par les dévots, gagnait la Suède pour y philosopher librement et où les protestants chassés de France allaient enrichir de leurs lumières, de leur travail et de leur industrie, l'Angleterre, la Prusse et la Hollande. Aujourd'hui, chez nous, Rousseau ne pourrait plus publier la *profession de foi du vicaire Savoyard*, Courrier écrire ses *pamphlets* et Lamennais son *Esquisse d'une philosophie*. Il n'y a plus de place dans ce pays que pour les jésuites ; les athées et les indifférents.

Faudra-t-il donc que ceux qui veulent y vivre de la vie de l'âme s'expatrient pour aller écrire en Suisse et autres pays limitrophes. Mais, comme dit Danton, on n'emporte pas sa patrie à la semelle de ses souliers.

Pauvre France, après tant de honte et de malheurs, te faudra-t-il subir indéfiniment un tel abaissement.

Que la nation réponde. L'occasion va lui en être donnée et il est grand temps d'en profiter.

Agréez, s'il vous plaît, Monsieur le Rédacteur, l'expression de toute ma considération.

Z.-J. PIÉRART,

A Saint-Maur (Seine).

La lettre qui précède fut adressée aux principaux journaux républicains qui existaient à Paris. Aucun ne l'inséra. Le *Siècle*, seulement, en dit quelques mots. Ce silence nous surprit beaucoup. Si ces journaux conformément à leurs déclarations de tous les jours avaient été partisans sincères des "droits de la pensée et de la liberté, de logiques et solidaires ennemis de ceux qui violent les lois et la propriété pour le service des passions réactionnaires et cléricales, ma lettre eut dû être insérée et chaleureusement commentée. Il n'en fut pas ainsi. C'est alors que je me rappelai Proudhon, Raspail et tant d'autres qui n'arrivèrent à faire connaître leurs opinions que malgré les côteries politiques qui leur barraient le passage et qui surent plus tard réagir contre elles dans

un langage indigné. Je me rappelai aussi Jean-Jacques Rousseau en butte aux coterie littéraires et philosophiques de son temps, qui faisaient le silence et le désert autour de sa parole et l'abreuvant de critiques et de calomnies, lorsque du fond de sa solitude de Montmorency, il fut parvenu à la célébrité. Je me rappelai mon propre exemple pendant l'espace de quatorze ans où, ayant fondé et soutenu avec un pur dévouement un organe sérieux des questions philosophiques et religieuses pendantes, il m'a été impossible d'obtenir le moindre article de journal pour le faire connaître !

C'est là un des côtés particuliers à notre temps, que le passé n'a pas vu et dont nous avons eu à supporter toute l'amertume. Autrefois, lorsqu'un écrivain spiritualiste se dressait contre l'imposture religieuse ou la superstition, il avait non-seulement contre lui les partisans de ces impostures et superstitions. Aujourd'hui il a de plus les athées, les matérialistes, les indifférents qui sont dans le courant des idées du siècle, courant pernicieux, fatal, qui, comme nous l'avons prouvé ailleurs, fait parfaitement les affaires du cléricalisme. Les revues athées et matérialistes de Paris n'ont pas eu à subir les persécutions essuyées par la nôtre. Elle est donc toujours vraie cette maxime que les extrêmes se touchent. On peut fort bien ne pas s'apercevoir aujourd'hui de ce fait dont nous avons plusieurs fois amplement expliqué les raisons. L'expérience, un jour, espérons-le, finira par dessiller les yeux.

Quoiqu'il en soit, malgré les mauvais vouloirs de la presse, sa coupable indifférence, nous n'avons pas cru devoir encore abdiquer. Nous avons attendu qu'une période de liberté succédât à celle d'étouffement ténébreux dont nous étions victime. Après de cruelles années d'attente, cette période de lumière est arrivée. La presse est redevenue libre et nous allons en profiter pour reprendre notre œuvre interrompue.

Notre journal va paraître sous sa forme de Revue périodique et il traitera sous un nouveau titre les mêmes matières qu'auparavant, c'est-à-dire tout ce qui peut préparer au credo religieux et scientifique que notre siècle attend.

Nous habitons Saint-Maur, à proximité de Paris, à côté d'une voie ferrée. Nous y avons fondé une imprimerie pour l'impression

de nos œuvres. C'est là que s'imprimera notre *Revue*. On la trouvera aussi dans le pied-à-terre que nous occuperons à Paris où nous nous disposons d'aller faire des conférences publiques pendant toute la durée de l'*Exposition universelle*.

Tout le monde connaît la célébrité des *Bénédictins de Saint-Maur* : Congrégation savante qui a élaboré d'immenses travaux d'archéologie, d'histoire, d'exégèse et de philosophie spiritualiste. Nous avons fait connaître cette congrégation illustre dans notre *Histoire de Saint-Maur*. Nous avons montré qu'elle compta dans son sein une foule d'esprits judicieux, rationnels, qui ont projeté le flambeau de la critique dans l'amas de légendes, de chroniques et d'assertions erronées que nous avait léguées le moyen-âge. La superstition n'a pas eu de plus mortels ennemis, d'ennemis plus savants et renseignés. La Révolution a dispersé cette compagnie savante. Mais, nous, appréciateur de ses travaux, habitant de Saint-Maur, nous avons cru bien faire de ressusciter son nom. Nous l'avons pris pour titre de notre *Revue*. Elle sera intitulée :

LE BÉNÉDICTIN DE SAINT-MAUR

Journal de hautes questions archéologiques, historiques et préhistoriques, d'études et d'affirmations spiritualistes, d'exégèse et de controverses bibliques, de rénovation et d'instruction religieuse laïques.

Ce sera une revue mensuelle comme notre *Revue spiritualiste*, même format, même prix, mais donnant double matière, c'est-à-dire, des livraisons de 64 pages au lieu de 32 et chaque page renfermant souvent des gravures, des lithographies, etc. Nous y publierons, outre les faits et questions spiritualistes et religieuses courantes, les divers ouvrages que nous avons annoncés dans les numéros 7, 8 et 9 de notre *Concile de la Libre-pensée*, année 1872. Le premier exemplaire spécimen sera envoyé à ceux qui en feront la demande au prix de 1 fr. 50.

Que ceux de nos anciens lecteurs ou tout autre sous les yeux de qui tombera cet appel, et qui en apprécieront la pensée, nous envoient aussitôt leur adhésion. Nous en avons besoin pour savoir dans quelles limites pourront s'étendre nos moyens d'action. L'heure a sonné. Il faut que cette année 1878 soit à Paris celle où sera fondée la religion de l'avenir, c'est-à-dire le *Credo des révélations concordantes de l'Esprit, de la science et de l'histoire!*

Saint-Maur, ce 1^{er} janvier 1878.

Z. J. PIERART.